

2 février 2020
Dernier dimanche après l'Épiphanie
Jérémie 14, 1(2)3-4(5-6)7-9

On dirait que Jérémie reproche au Seigneur de se payer un caprice. Et de laisser tomber le peuple qu'il s'était pourtant choisi.

La publicité nous dit sur tous les tons qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien et que ce n'est pas un péché si on cède à son envie d'acheter ceci ou cela, surtout si c'est en promotion. Il paraît que même les dieux ont des caprices !

Mais ici, chez Jérémie, d'une part il n'est pas question DES dieux, au pluriel. Le prophète s'adresse au Seigneur, l'Espoir d'Israël, LE Dieu unique, le Père de toute vie, qui a proclamé son nom sur le peuple.

Et d'autre part, à y regarder de plus près, ce n'est pas d'un caprice qu'il s'agit, mais qu'une question de vie ou de mort.

En tous cas Jérémie ne PEUT pas croire, il ne VEUT pas croire, que le Seigneur pourrait se comporter comme un voyageur lunatique qui déciderait de dormir une nuit ici, une nuit là, au gré de son humeur.

Pour le prophète, le Seigneur Dieu est pure fidélité, présence indécrochable, compagnon loyal.

Et il ne comprend pas que, le Seigneur Dieu étant là, solide comme un roc, inébranlable, le peuple ait à subir des épreuves aussi terribles que la sécheresse des terres, l'exploitation de l'homme par l'homme, le dépérissement de la nature et des animaux, l'épuisement des ressources.

Et bientôt la déportation des habitants de Jérusalem et de toute la Judée, puisque le roi Nabuchodonosor, l'envahisseur, n'est plus très loin avec son armée.

A moins que le caprice ne soit pas du côté du Seigneur, mais du côté de l'homme, qui au matin loue le Seigneur et dès l'après-midi commet les pires horreurs ?

Du côté de l'homme qui, d'une main, acclame Dieu et de l'autre opprime le frère ?

De l'homme qui, dans des discours ronflants, fait du Seigneur son héros, mais qui, en silence, se donne le droit de vie et de mort sur le vivant qui l'entoure ?

Jérémie admet que le peuple, dont il fait partie, est fautif envers Dieu, et que ses péchés témoignent contre lui.

Et c'est un terrible constat que le prophète expose devant Dieu : la vie est en danger, la vie du peuple de Judée et aussi la vie des animaux et des plantes. La vie sur terre.

Bien sûr, Jérémie ne connaissait pas le problème du plastique qui tapisse le fond de l'océan, ni celui du plomb qui pollue les rivières, ni celui du carbone qui empoisonne l'atmosphère.

Il ne se posait pas le problème du risque atomique, ni celui de l'épuisement des énergies fossiles.

Mais apparemment il envisageait déjà une véritable menace climatique, la sécheresse généralisée.

Ou alors... serait-ce une image pour la sécheresse des cœurs ? Pour la source de la foi qui s'est tarie parmi le peuple ?

La catastrophe que Jérémie voit venir est celle de la disparition du peuple après l'invasion babylonienne qui s'annonce. C'est pourquoi il plaide de toutes ses forces auprès des autorités politiques et religieuses pour qu'on évite la guerre.

A son avis, la paix, même sous le pouvoir d'un roi étranger, permettrait au peuple entier de revenir à la source de son existence : la foi en Dieu.

Alors, avons-nous là l'exposé d'une situation vécue dans le concret du peuple, ou une image, une parabole pour la mauvaise relation que le peuple entretient avec Dieu ?

Peut-être les deux.

Jérémie constate que tout se passe comme si Dieu était fâché par l'orgueil des membres de son peuple, déçu par leur prétention à compter non sur Lui, Dieu, mais sur leur force militaire. Plus que décontenancé et ébranlé, Dieu est présenté comme exaspéré, au point d'abandonner son peuple à son sort.

Et ça, le prophète ne peut pas l'accepter.

Il ne peut pas accepter que ses concitoyens mettent leur gloire militaire au-dessus du culte à rendre au Seigneur.

Qu'ils préfèrent les trompettes sur les remparts de la ville plutôt que les psaumes dans la cour du Temple.

Qu'ils fassent confiance à leurs muscles et à leurs cuirasses plus qu'à leur esprit et à leur foi en Dieu.

Et il ne peut pas imaginer que le Seigneur va rester les bras croisés devant les infidélités du peuple et de ses dirigeants. « Agis, Seigneur, pour l'honneur de ton nom ! »

Peut-être est-il possible d'entendre ici, dans les paroles tourmentées du prophète, derrière sa véhémence prière, le profond souci que Dieu a de nous.

En mots humains, nous dirions : Dieu souffre de nous voir errer comme ça, de rêves éteints en illusions perdues, alors que nous avons à notre portée une si belle espérance.

Il souffre de nous voir adorer des veaux d'or exigeants et oppressifs alors que, dans la foi, il nous est offert de connaître la liberté des enfants de Dieu.

Il souffre de nous voir si préoccupés de nous-mêmes, centrés sur nos biens et sur nos ressources, loin des autres, alors que nous avons entendu et lu une loi vivante qui fait de nous des sœurs et des frères.

Celui qui change l'eau en vin pour un repas de fête est venu transformer notre sort charnel en un destin de partenaires dans le plan de Dieu.

Le Christ n'a pas eu pour mission d'agiter une quelconque baguette magique pour faire de ce monde un paradis, lui tout seul, comme ça, d'un seul coup.

Il a été chargé de nous appeler, de nous rassembler, de nous solliciter et de nous motiver pour rendre le monde vivable. L'outil qu'il nous a confié pour cela, c'est l'amour fraternel.

Or, nous savons bien que si l'amour fraternel est beau et réjouissant, il est aussi fragile comme ces outils qu'il faut affûter constamment, qu'il faut respecter et soigner comme tout artisan qui aime son métier.

Quelquefois il faut le poser à plat.

Pour le réparer en commun. Le ré-emmancher. Recoller les morceaux. Le polir à neuf. Patiemment.

Cela ne peut pas se faire à coups de caprices. Il y faut de la fidélité.

Certainement, ça comporte des moments de fête. Un baptême. Une fête paroissiale. Une soirée de prière. Un culte du dimanche. Une fête de famille. Un apéro entre voisins. Un concert de Noël. Des temps de joie, de rire et de plaisir d'être ensemble. Chanter ensemble. Manger ensemble. Des moments, quelquefois exceptionnels, qui resteront dans nos mémoires.

Mais ça comporte aussi beaucoup de gestes ordinaires. Un travail de relation. D'écoute. De partage. D'ouverture à l'autre.

En sachant que nul n'est parfait.

Mais en sachant aussi qu'à chaque instant, comme nous le rappelle le prophète, le Seigneur Dieu est au milieu de nous.

Il ne fait pas le travail à notre place, mais il nous soutient quand nous le faisons.

Il ne parle pas à notre place, mais il nous prête son Esprit quand nous prenons la parole en son nom.

Il ne prie pas à notre place, mais il nous inspire quand nous portons dans la prière le souci que nous avons les uns des autres.

L'apôtre Paul est un témoin précieux pour cet incessant travail de mise au point et de réglage de la vie communautaire.

Par les épîtres qu'il a écrites et envoyées aux églises, celles qu'il a fondées lui-même et bien d'autres, il reprend le fil de son travail pour retisser les liens, renouer ce qui s'est cassé, corriger ce qui s'est

déformé, reprendre les trous causés par l'usure. Et surtout, recentrer ses lecteurs sur le message du Christ lui-même.

Peut-être pourrions-nous y puiser le courage et l'enthousiasme pour remettre sur le métier l'ouvrage de l'Église. Trouver, petit à petit, une manière d'être Église qui témoigne de la foi, de l'espérance et de l'amour que le Christ a mis au cœur de sa Parole. Non par des actions spectaculaires, mais par des gestes simples. Avec joie. Juste pour le plaisir d'être rassemblés au nom du Christ. Amen

Christian Kempf

Cantiques

ALL 41/05 *Nos cœurs te chantent*

ALL 31/10 *Oh viens, Seigneur, ne tarde pas*

Prière

Mon Dieu, je me souviens, je jette un regard sur le chemin de mes années écoulées.

Je ne pense pas à mes réussites ni au bien que j'ai fait. Ils sont trop petits et trop légers face aux fardeaux et aux manquements.

C'est au bien que toi tu m'as fait que je pense et je t'en remercie.

Je pense aux êtres avec lesquels j'ai vécu, à toute l'affection et à l'amour dont j'ai reçu bien plus que je ne puis reconnaître.

Je pense au bonheur de chaque jour et au ressourcement de chaque nuit ; à la bonté qui m'a gardé dans les heures de la peur, de la faute et de la solitude, aux fardeaux que j'ai eus à porter. Je pense à tout cela.

Et aussi aux épreuves et aux misères dont je ne vois pas le sens ; c'est dans ta main que je les dépose, et je te demande : si je te rencontre, montre-moi le sens.

Jörg Zink